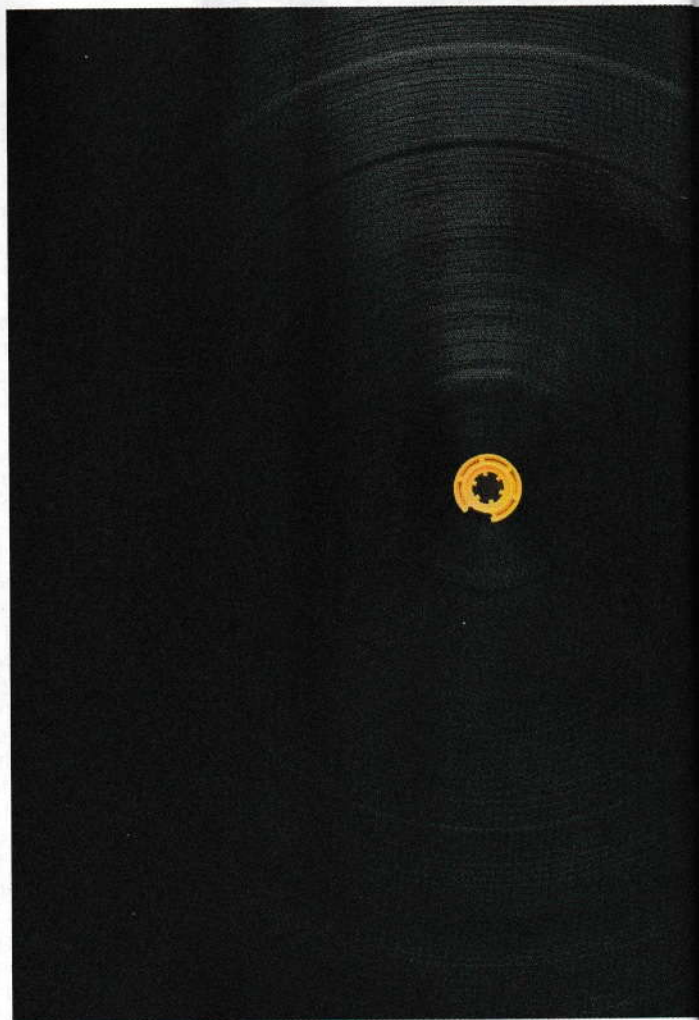


## in vinyl veritas

A la galerie Almine Rech, **Gregor Hildebrandt** présente ses œuvres composées à partir d'une matière première sonique plutôt que sonore : des bandes magnétiques de cassettes et des disques vinyles. Une pratique tout sauf nostalgique.



**A** l'entrée de l'exposition *Alle Schläge sind erlaubt* de Gregor Hildebrandt, une imposante colonnade barre la vue. De drôles de coquillages outre-noir et comme mazoutés s'empilent jusqu'au plafond. En s'approchant, on identifie des sillons à leur surface, et leur vraie nature se fait jour : des disques vinyles mutants, rendus à la fois concaves et ondoyants sur leurs bords. Cette espèce rare, nous expliquera l'artiste, a été trouvée en chinant sur un marché aux puces berlinois, sa ville d'adoption depuis une vingtaine d'années. Là, dans le paradis des clubbeurs "vinyl only", un vendeur ambulant a senti le filon et a décidé de transformer les disques tombés en désamour en vaisselle de table.

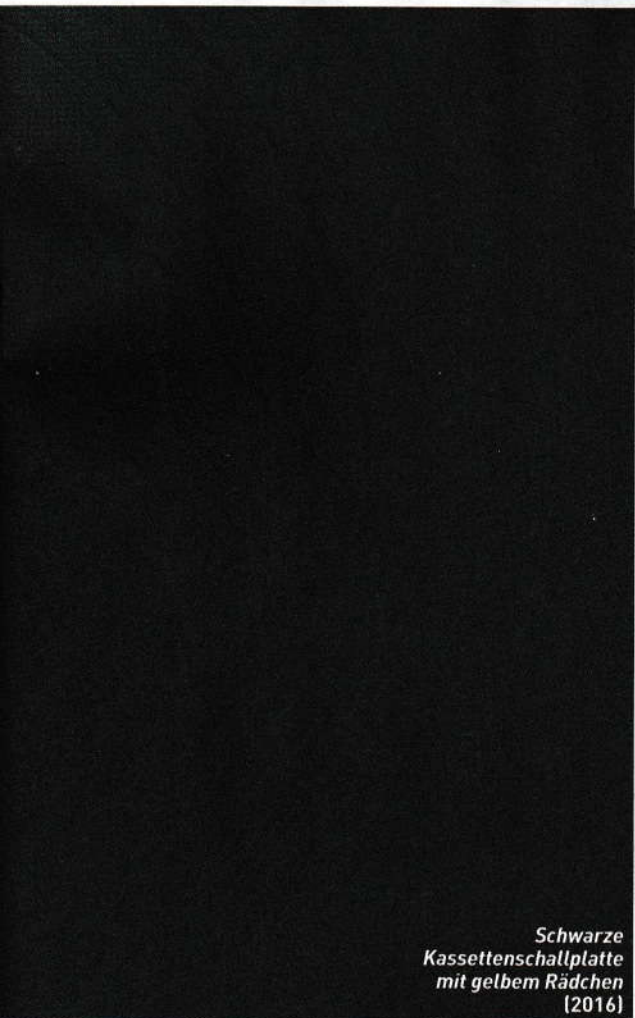
Pour Gregor Hildebrandt, l'occasion était trop belle. Depuis les années 1990, l'artiste utilise comme matière première les supports d'enregistrement du son et de l'image. Comme dans le cas de ce "mur du son" qui transforme l'espace de la galerie Almine Rech, ses œuvres souvent monumentales et in situ déclinent en noir et blanc le vocabulaire de l'art minimal ou optico-cinétique,

parsemées ici et là d'échos de la tradition expressionniste d'outre-Rhin.

Faut-il pour autant y lire une référence consciente à l'histoire de l'art ? En partie seulement. Comme chez tant d'autres artistes, il y a d'abord eu le fantasme synesthétique de capturer sur la toile l'essence d'un disque fétiche. *"Lorsque j'étais encore étudiant à l'université de Mayence, j'avais commencé à réfléchir à une série de peintures autour de musiciens comme The Cure ou Sonic Youth. Puis je suis tombé sur une chanson d'Einstürzende Neubauten qui décrivait parfaitement ce que je voulais évoquer. J'ai donc découpé la bande magnétique de la cassette, que j'ai collée directement sur la page de mon carnet."*

**Pourquoi se contenter de l'interprétation lorsqu'on peut avoir la chose même ?**

Dès lors, le système est en place. Aux grands tableaux réalisés en dévidant bout à bout des bobines de bandes magnétiques viendront s'ajouter les bandes de VHS, puis les disques vinyles dès 2015. Ceux-ci sont découpés en losanges puis contrecollés sur toile, et la surface monochrome moirée rappelle l'assemblage de certains parquets de bois – son idée de départ, devenue trop onéreuse en pratique.



**Schwarze  
Kassettenschallplatte  
mit gelbem Rädchen  
(2016)**

Courtesy of the Artist and Almine Rech Gallery. Photo Roman März

A la galerie Almine Rech, Gregor Hildebrandt présente un concentré de ses différentes séries. Lancinante, cette boucle visuelle exclusivement en noir et blanc semble résonner des craquements et crissements associés aux supports décortiqués. En s'approchant, on identifie même ici et là un fragment de titre ou le visuel d'un macaron qui renforce la qualité spectrale d'un regard en arrière jeté sur le monde d'avant le magma digital, le titre de l'une des pièces se référant justement au mythe d'Orphée.

Mais il n'y a de nostalgie que celle que voudrait y projeter le spectateur. Son œuvre, l'artiste la lit plutôt comme une méditation hors du temps surgie de son rituel de travail, cette manie qui rend fous ses assistants *"d'écouter toujours en boucle la même chanson à l'atelier – pour préparer cette expo, surtout du Tocotronic"*. D'ailleurs, glissera-t-il avec malice, *"la peinture à l'huile est un médium bien plus archaïque que les cassettes ou les vinyles"*. **Ingrid Luquet-Gad**

**Alle Schläge sind erlaubt** jusqu'au 25 février à la galerie Almine Rech, Paris III\*